



© Kira Kynd

**Igor Hansen-Love : *Comment est né le désir de cette pièce ?***

**Bruce Gladwin :** Après la lecture d'un article paru dans le *New York Times*, sur lequel je suis tombé un peu par hasard. Les journalistes rendaient compte d'un fait divers atroce qui s'est déroulé au fin fond de l'Iowa, aux États-Unis. Dans une usine de transformation de dinde, des directeurs avaient embauché trente-deux hommes avec des déficiences intellectuelles. Ces derniers avaient été arrachés aux institutions psychiatriques dans lesquelles ils vivaient pour travailler dans des conditions lamentables, proches de l'esclavage, avec un salaire de misère. Et ce pendant des dizaines d'années. Notre compagnie, qui existe depuis les années quatre-vingt, a la particularité de mettre en scène des comédiennes et comédiens avec des déficiences intellectuelles. Nous avons trouvé que ce sujet-là était fort, dramatique, politique... Nous étions convaincus qu'il s'adressait à nous directement. Dès lors, nous avons commencé par jouer ce qu'il s'est réellement passé, dans cette usine sordide de l'Iowa. Mais cela ne marchait pas. Nous imitions des Américains, avec leur accent, leur façon d'être... L'histoire, pour des raisons culturelles, était trop loin de nous. Lors d'une répétition, l'un des comédiens a pris la

# THÉÂTRE

---

# DE LA BASTILLE

---

## THE SHADOW WHOSE PREY THE HUNTER BECOMES

## BACK TO BACK THEATRE

parole, expliquant pourquoi, malgré l'échec de la pièce que nous essayions de monter, le thème était important pour lui. Au fil de son intervention, il parlait simplement, comme un militant à vrai dire. Il était passionné, et extrêmement convaincant. Nous avons compris que pour traiter de la déficience mentale l'adresse directe au public était opérante. Et nous avons décidé de composer une pièce sur notre vécu.

**I.H-L : *Comment le spectacle s'est-il écrit ?***

**B.G. :** Il est né des conversations entre les acteurs qui abordaient des sujets très personnels, leur expérience en tant que personne handicapée, mais aussi des sujets politiques d'actualité qui leur tenaient à cœur : Black Lives Matter, #MeToo, la question des minorités... Nous avons longuement réfléchi, ardemment débattu. Et tout enregistré. Ensuite, j'ai sélectionné ce qui m'a paru le plus intéressant, et j'ai réordonné leur parole. Ainsi, les comédiennes et comédiens sont coauteurs de la pièce. C'est la première fois que nous travaillons de la sorte. Le dispositif, qui a l'allure d'une réunion publique dans une mairie, est conçu avec un grand dénuement : un plateau sans décor, quelques chaises posées en arc de cercle, cinq comédiens. Au fond, leur parole est tout ce qui

---

# ENTRETIEN

---

compte. Mon rôle a consisté à sublimer leur voix, à la mettre en valeur.

**I.H-L :** *La question de l'intelligence artificielle occupe une place centrale dans le spectacle.*

*Comment ce sujet est-il arrivé sur la table ?*

**B.G. :** Il est intervenu naturellement. Nous sommes partis du postulat qu'avec l'avènement de l'intelligence artificielle, qui sera nécessairement supérieure à celle de la norme, à terme, nous serons tous considérés comme des déficients intellectuels ; moins performants, moins efficaces, plus lents et plus faillibles que les machines. Évidemment, notre rapport au monde changera du tout au tout : il faudra repenser le travail, réfléchir à l'autonomie, déjouer les pièges de l'asservissement. Autant de problèmes auxquels sont déjà confrontés les déficientes et déficients intellectuels. Ainsi, le public imagine qu'il va assister à une pièce sur une expérience qui ne le concerne pas. Et rapidement, tout bascule. Le voilà interpellé. Le voilà dans le futur proche. L'empathie est immédiate. Les membres de notre compagnie ont beaucoup de choses à nous apprendre. Ils préfigurent notre quotidien à venir.

**I.H-L :** *Quels sont les types de déficiences mentales des actrices et des acteurs ?*

**B.G. :** Ils sont divers. Scott Price, qui travaille avec nous depuis seize ans, est autiste. Simon Laherty, qui a rejoint la compagnie en 2003, souffre d'une dystrophie musculaire. Sarah Mainwaring s'est blessée au cerveau, elle collabore avec nous depuis quinze ans. Tous et toutes sont des actrices et des acteurs professionnels. Payés au-dessus du salaire de référence. Je tiens à ce qu'ils travaillent autant qu'ils le souhaitent, en tournée, dans le cadre d'ateliers...

**I.H-L :** *Est-ce que cette pièce s'inscrit dans le genre du théâtre documentaire ?*

**B.G. :** Non, c'est un vrai travail de fiction, même si nous partons du vécu, malgré le dénuement du dispositif. Certes, la frontière est un peu floue, car l'adresse directe au public est empreinte de

réalisme. Mais ce sont bien des personnages sur scène... La question est intéressante, parce que pour le grand public, les handicapés mentaux apparaissent quasi exclusivement dans des documentaires. Les spectateurs ont toujours beaucoup de mal à imaginer que ces derniers puissent figurer dans une fiction.

**I.H-L :** *Quelle place occupe votre compagnie dans le théâtre australien actuel ?*

**B.G. :** Nous sommes une vieille compagnie. Je suis le quatrième directeur artistique de Back to Back Theatre ; j'y travaille depuis vingt-quatre

**Je n'ai  
absolument  
pas le  
sentiment de  
faire du théâtre  
social**

ans. Nous jouons nos spectacles dans le monde entier, à New York, Montréal, Paris, Rotterdam... Et il me semble que nous occupons une place centrale dans le théâtre australien. Quand j'ai découvert ce que faisait Back

to Back Theatre, ce fut une vraie révélation. D'une part, j'entendais ces personnes que je ne connaissais pas. En Australie, celles-ci étaient cloîtrées dans des institutions psychiatriques. Leurs histoires de vies étaient incroyables, passionnantes, souvent révoltantes. D'autre part, le travail effectué au plateau était dément. J'avais l'impression d'assister à l'émergence d'un nouveau mouvement artistique. L'art brut au théâtre, en quelque sorte. Nous sommes très influencés par la philosophie européenne, et française en particulier ; je pense à Michel Foucault par exemple. Pour moi, la question éthique – comment bien travailler ? –, rejoint la question artistique – comment créer une belle pièce ? –. Mais je n'ai absolument pas le sentiment de faire du théâtre social. J'y trouve mon compte pour des raisons purement esthétiques. Je suis un metteur en scène comblé.

Propos recueillis dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.